Pour se maintenir dans la position voulue sur la crête de la vague, les commentants se servent de leurs mains et de leurs pieds comme de pagaies; mais le plus grand nombre rompus à cet exercice violent, après avoir assuré la position de leur minuscule radeau s'y agenouillent, s'y asseyent et même s'y tiennent debout, les bras étendue ou croisés. Ils maintiennent alors leur leur équilibre par des mouvements des jambes ou du corps.

Ce jeu paraît très simple, et nombreux sont les étrangers qui, en le voyant pratiquer, ont voulu l'imiter; mais ils n'ont réussi qu'à se faire rouler par la vague et à exciter l'hilarité de la foule témoin de leur piteux échec. En réalité, il faut une grande adresse et une considérable énergie musculaire pour se maintenir sur la vague. Placé trop en avant, on est certain d'être culbuté; trop en arrière, on n'est plus entraîné et la vague suivante vient vous submerger.

Il n'était pas rare, autrefois, vers le milieu du dernier siècle, de voir la plus grande partie des habitants d'un village passer ainsi la journée presque entière à ce jeu favori, lorsque le vent du large soufflait frais; de vieux chefs corpulents, âgés de 50 et 60 ans, y rivalisaient d'ardeur avec les plus jeunes gens; et tous poussaient d'assourdissantes clameurs dont le bruit étouffait le murmure des flots".

Les sauvages "jouent" aussi à d'autres jeux tout aussi bien que nos écoliers. Ils se livrent à des courses pédestres, à des luttes, à des sauts, etc. En général, ils se servent d'appareils, exception doit être faite cependant pour une escarpolette d'un genre particulier et qui fait la joie de plusieurs peuplades. C'est une longue perche du sommet de laquelle pendent des cordes. Les indigènes se cramponnent à celles-ci par les mains et tournoient comme des fous en se pourchassant les uns les autres et en faisant mille gambades.

Les Nubiens sont très habiles pour traverser les rivières, même quand ils ne savent pas nager. Ils se déshabillent et se mettent à califourchon sur un tronc flottant qu'ils dirigent avec leurs pieds tout en portant leurs vêtements en équilibre sur la tête. Les Nubiennes sont spécialement expertes dans cet exercice.

Chez d'autres peuplades, on est encore plus habile: assis sur les racines flottantes les plus irrégulières, les sauvages arrivent à voguer même en pleine mer, où cependant les vagues sont généralement très fortes, et à se diriger avec une rame rudimentaire.

Le sport pédestre—le "footing"—a aussi ses adeptes.

Les Opatas, qui habitent le haut Mexique, le long de la mer de Californie, sont capables de fournir des courses de quarante et cinquante lieues en vingt-quatre heures; on raconte aussi des Tarahumaris certains exploits surprenants. Un Tarahumari aurait, en effet, porté une lettre et rapporté la réponse, entre deux localités à 400 milles de distance, en cinq jours: ce qui fait 80 milles par jour... Je ne garantis rien.

En tous cas, le Tarahumari, à pied, force le cheval à la course. On le charge souvent de chasser les chevaux vers le corral: au bout de deux ou trois jours, il revient avec la troupe de quadrupèdes absolument épuisés, lui-même étant frais et dispos. De même, il force n'importe quel animal: c'est une affaire de temps.

Une singulière tribu sauvage, les Sérís, qui habitent également le haut Mexique, tiennent, à n'en pas douter, le record de la vitesse.

Les Sérís sont de très beaux échantillons de l'homme de proie: ce sont des carnassiers que, par erreur, la Providence fit bipèdes.

Les Sérís sont passés maîtres en pédestrianisme. Ils ont des chevaux, mais ja-